



CRITIQUE

Langue française : le chagrin et la passion

Xavier NORTH
Shiak, silures et métaplasmes

Laurent JENNY
Politique de la langue ou dissolution de la langue ?

Thierry HOQUET
Rêver le monstre d'une langue sans genre

Tiphaine SAMOYAULT
De la langue mondiale à la langue-monde

ENTRETIEN

Pascale CASANOVA
« Tous ceux qui pratiquent un bilinguisme collectif sont dominés »

Philippe ROUSSIN
Journées du quotidien

Éléonore DEVEVEY
Les échappées romaines d'un historien foucaldien

Jean-Yves POTEL
L'imaginaire antisémite chrétien en Pologne

ment au français quand il est devenu clair que n'importe quel «globish» remplirait bien mieux que lui les fonctions qu'on lui assigne? Comment (et surtout pourquoi) persister à soutenir contre les autres langues un discours de la «diversité culturelle» quand on a vidé la sienne propre de cette même dimension culturelle?

On a vu que l'objet du livre de Klinkenberg était double: une politique nationale du français et une stratégie de la francophonie. Mais ce qui l'inspire, au nom de la lutte contre l'«essentialisme», c'est le même rejet de la cohérence culturelle d'une langue, fondatrice de sa singularité et de ses valeurs. Sur le plan national, les propositions de pédagogie sectorielle, démembrant les compétences des locuteurs en variantes du français, vont à l'encontre de toute réelle citoyenneté linguistique. Sur le plan du marché mondial des langues, la défense de la francophonie apparaît vide de toute justification proprement culturelle. On peine à voir en quoi et par quelles valeurs elle se distinguerait des normes mondiales auxquelles on lui recommande de s'adapter. La «diversité» n'est ici que le nom d'intérêts nationaux multiples qui peinent à s'imposer dans leurs concurrences avec de plus puissants.

Laurent JENNY

Rêver le monstre d'une langue sans genre

Michèle Causse et
Katy Barasc
Requiem pour il et elle

Donnemarie-Dontilly,
Éditions iXe,
2014, 192 p.

C'est l'histoire d'un cavalier qui avance sur une vaste plaine recouverte de neige. Sa progression est lente, mais il parvient, enfin, à un village. Se retournant, il comprend alors que cette plaine qu'il vient de traverser, était un grand lac légèrement gelé: l'homme s'effondre alors, réalisant le danger qu'il vient de courir¹. Ce fatal effroi peut être celui des femmes découvrant quelle langue elles ont parlé jusque-là sans le savoir: glaciation intérieure d'apprendre *a posteriori* les menaces insues dont elles sont réchappées, stupéfaction d'apprendre que cette langue, si grande, si belle, si universelle, celait en réalité un abîme d'autant plus redoutable qu'il était insoupçonné. Cette langue en effet qui paraît soutenir les locuteurs, femmes comme hommes, en donnant corps et voix à leurs pensées, cette langue dans laquelle tout sujet se dit, pense et parle, en réalité, menaçait d'engloutir les femmes à tout instant.

Ce tableau d'un abîme glacé paraîtra bien sombre à celles et ceux qui persistent à n'y voir qu'une calme plaine enneigée. Michèle Causse et Katy Barasc ouvrent leurs belles méditations sur la langue et le genre par cette image de la traversée du lac de Constance, évoquant à ce propos une «glaciation intériorisée» (p. 26). La trajectoire de Simone Weil est ici emblématique de l'exil des femmes dans la langue, par le prix

P. Dumont, J.-M. Klinkenberg, B. Maurer et P. Chardenet (éd.), *L'Avenir du français*, Paris, Éd. des archives contemporaines/Agence universitaire de la Francophonie, 2008, p. 151.

1. C'est l'argument du poème de Gustav Schwab, *Der Reiter über den Bodensee*, reproduit dans P. Handke, *Der Ritt über den Bodensee*, trad. M.-L. Audibert, *La Chevauchée sur le lac de Constance*, Paris, L'Arche, 1974, p. 81-83.

«organique, sensible, existentiel» qu'elle dut acquitter pour philosophe : «Comme si la pensée, tâche la plus haute, ne pouvait s'accomplir pour une philosophe que dans la négation de sa corporéité et dans l'identification au neutre, toujours déjà masculin» (p. 42). Weil signait ses lettres envoyées à sa mère «votre fils» ou «votre petit khâgneux». Pour sa participation aux *Cahiers du Sud*, elle employa le pseudonyme masculin d'Émile Novis². Pour être philosophe, elle dut rendre, aux yeux des hommes, son «corps absent», prendre «quelque chose d'asexué»³. Weil vécut dans sa chair ce que Causse et Barasc appellent la «douleur du dualisme», elle le dit dans une lettre à Joë Bousquet du 12 mai 1942 : «Je suis habitée par une douleur située autour du point central du système nerveux, du point de jonction de l'âme et du corps, qui dure à travers le sommeil et qui n'a jamais été suspendue une seconde⁴.» La formulation renvoie au problème de la glande pinéale cartésienne et à l'impossible articulation des deux principes matériel et spirituel en régime dualiste, mais on peut aussi, suivant Causse et Barasc, y lire la question de l'articulation masculin/féminin ou ce qu'elles appellent «ce désastre annoncé, celui d'une disjonction de l'aimer et du penser» (p. 27).

Si Simone Weil incarne cette tension dualiste sur un mode tragique, plusieurs femmes, comme Virginia Woolf et Claude Cahun, ont recouru non au masculin, mais pour le moins à l'androgynie, absorbant par là «le symbolique masculin, le droit à la connaissance et à la reconnaissance» (p. 83). Au-delà de la philosophie et des arts, la même tension se rencontre lorsque les femmes font de la science. Les savants, suivant l'adage repris indifféremment par Francis Bacon, Immanuel Kant ou Claude Bernard, veulent tous mettre la

2. Simone Weil publie deux articles sous ce pseudonyme («L'agonie d'une civilisation vue à travers un poème épique» et «En quoi consiste l'inspiration occitanienne?») dans un numéro spécial des *Cahiers du Sud*, «Le génie d'oc et l'homme méditerranéen» (Marseille, 28 février 1943). Ces textes sont repris dans S. Weil, *Œuvres complètes*, t. II-I, Paris, Gallimard, 1989.

3. Ce sont les formules de Jean Tortel, dans S. Pétrement, *La Vie de Simone Weil*, Paris, Fayard, 1973, p. 530.

4. A. Paire (éd.), *Joë Bousquet dans les «Cahiers du Sud»*, Marseille, Rivages, 1981, p. 87.

nature – féminine, forcément – «à la question». De même, ils recourent à des métaphores guerrières, et importent un vocabulaire belliciste, omniprésent par exemple en immunologie⁵. Ainsi conçue, la science formerait un bastion machiste hostile à l'esprit féminin. Le pendant scientifique de Weil est la figure de la généticienne hors norme Barbara McClintock (1902-1992), qui dut attendre l'âge auguste de 81 ans pour être couronnée du prix Nobel. Celle qui aspira à contempler d'un regard neuf les rapports entre les choses incarne la figure d'une scientifique qui laisse parler le matériau, plutôt que de lui imposer une forme d'en haut⁶.

Au-delà des trajectoires individuelles, cette menace d'être engloutie par la langue même qui pourtant soutient, on peut la repérer à différents niveaux, qui font comprendre les pièges que tend la langue (ou l'inconscient) et font défailir les cavalières sur l'abîme. Ainsi, les usages de la langue «invisibilisent» parfois les femmes. Une phrase empruntée à Claude Lévi-Strauss permet de prendre sur le vif ce travers d'une langue qui compte les femmes pour rien : «Le village entier partit le lendemain dans une trentaine de pirogues, nous laissant seuls avec les femmes et les enfants dans les maisons abandonnées⁷.» Plus radicalement, qui sont les *nomothètes*, ceux qui sont en puissance d'inventer les noms ? Selon le *Cratyle* de Platon, si les noms doivent être donnés par les individus les plus sensés, alors ils seront donnés par les hommes plutôt que par les femmes⁸. Le lexique serait donc, au sens propre, une institution masculine. Au-delà des usages individuels ou de la nature des mots, les règles mêmes contribuent à effacer les femmes du champ

5. Voir par exemple H. Rouch, *Les Corps, ces objets encombrants*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2011, p. 31. Sur la métaphore du soi/non-soi, voir Th. Pradeu, *Les Limites du soi. Immunologie et identité biologique*, [s. l.], Paris/Montréal, Vrin/Presses de l'université de Montréal, 2009.

6. Voir l'ouvrage que lui a consacré E. Fox Keller, *A Feeling for the Organism*, New York, W. H. Freeman and Company, 1983, trad. fr. *L'Intuition du vivant* (1988), rééd. *La Passion du vivant*, Paris, Sanofi-Synthélabo, 1999.

7. C. Lévi-Strauss, «Contribution à l'étude sociale des Indiens Bororo», *Journal de la Société des Américanistes*, 1936, t. 28-2, p. 283.

8. Platon, *Cratyle*, 392b.

linguistique. Ainsi, la fameuse règle selon laquelle, en grammaire, «le masculin l'emporte sur le féminin», a elle aussi été instituée: différents coups de force l'ont imposée au profit d'autres règles possibles, comme par exemple, l'accord par proximité⁹.

Un autre caractère par lequel la langue *invisibilise* les femmes, c'est le fait que les mots (en particulier, les adjectifs) se présentent toujours à nous sous leur forme masculine, donnée comme la forme «neutre». Marguerite Durand observait: «Nous nous rappelons, nous pensons le mot sous sa forme masculine; celle-ci ne se présente pas à notre esprit comme un mot pourvu d'un genre ou d'une forme quelconque, c'est le mot lui-même¹⁰.» Plus particulièrement, ce statut du masculin comme forme neutre se rencontre dans le cas du pronom. Cela conduisait Monique Wittig à affirmer que, bien que les grammairiens décrivent deux genres, seul le féminin est proprement «marqué»: le masculin sert à dire «ce qui n'a jamais été défini grammaticalement en français et qui en certaines langues est appelé le neutre (en anglais et en allemand)», et qu'on peut appeler le «général»; il désigne aussi l'impersonnel, comme dans *il pleut*, «c'est le pronom sujet dont le référent est au-delà des sexes, on, une personne abstraite qui vaut pour tout l'humain, les humains¹¹». Ainsi, en grammaire, le genre masculin vaut pour l'universel et l'abstrait, faisant de la langue une terre étrangère pour les femmes. Mais du masculin qui l'emporte sur le féminin aux hommes qui dominent les femmes, n'est-on pas ici en train d'opérer une confusion hâtive et regrettable entre le genre grammatical (masculin/féminin) et le sexe anatomique ou biologique (mâle/femelle, homme/femme)? Le fait est qu'en français, les deux genres de la grammaire répondent par une heureuse coïncidence aux deux sexes de la nature. Les gram-

9. Voir en particulier E. Viennot, *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin! Petite histoire des résistances de la langue française*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2014.

10. M. Durand, *Le Genre grammatical en français parlé à Paris et dans la région parisienne*, Paris, D'Artrey, 1936, p. 27 (cité par M. Causse et K. Barasc, p. 92).

11. M. Wittig, «Les catégories philosophiques. Un exemple, le genre.», *Le Chantier littéraire*, Lyon/Donnemarie-Dontilly, PUL/Éditions iXe, 2010, p. 135-136.

mairiens classiques ont monté cette concordance en épingle: la classification grammaticale des noms en masculins et féminins renvoie si bien à des substances de sexe masculin ou féminin, qu'on parle de «sexuisme¹²». Par les genres grammaticaux, la langue française compare en effet insidieusement les choses à des êtres mâles ou femelles: cela peut relever de l'inconscient collectif ou de l'imaginaire, peu importe le mode d'être de ces associations. Elles n'en demeurent pas moins difficilement évitables: en classant les noms en masculins et féminins, le français les métaphorise, les affecte d'une tonalité sexuée. Selon cette conception, une langue sans genre comme le japonais ou le hongrois devient stupéfiante, et une langue à trois genres comme l'allemand, paraît extravagante, irrationnelle ou retardataire. Aussi n'est-on pas tout à fait infondé à rechercher du sexe dans le genre (grammatical). Monique Wittig l'affirma: «Sous la dénomination de genre [grammatical], la catégorie de sexe imprègne tout le corps du langage et force chaque locuteur s'il en est une à proclamer son sexe physique (sociologique), c'est-à-dire à apparaître dans le langage, représenté sous une forme concrète et non sous la forme abstraite que la généralisation nécessite, celle que tout locuteur masculin a le droit inquestionnable d'utiliser¹³.»

Faut-il alors parler, avec Jacques Derrida, de «phallogocentrisme», amalgame du *phallus* et du *logos* où les manières mêmes de dire se trouvent par avance hantées par quelque chose comme la domination patriarcale¹⁴? Ou bien parler d'«androlecte», par ressemblance avec «idiolecte», pour désigner le langage, seul recevable, institué par l'homme (*aner*, *andros*), et au prix duquel tout le reste est barbarisme ou charabia. L'androlecte, notait Causse, «passe pour neutre et émanant des humains en général», alors qu'il «véhicule en fait la pensée, les visions et visées d'un sexe dit fort (mâle),

12. Voir J. Damourette et É. Pichon, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française, 1911-1927*, Paris, D'Artrey, 1930, t. I, § 295. Voir aussi C. Michard, *Le Sexe en linguistique. Sémantique ou zoologie ?*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 42-44.

13. M. Wittig, *Le Chantier littéraire*, op. cit., p. 136-137.

14. Voir J. Derrida, «Tympan», *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit, 1972, p. XVII.

au détriment d'un autre dit faible (femelle)¹⁵. Or, l'androlecte étant le seul langage disponible, cela signifie que tout langage humain est un *sexolecte* : toute langue est sexuellement marquée. On ne dira pas qu'un enfant apprend à parler : on dira que tout individu qui ânonne est sommé d'intégrer le *sexolecte mâle* pour accéder au dire. Or si pour les garçons (les futurs hommes), l'androlecte peut être considéré comme une endosphère, il constitue pour les filles (les futures femmes) une « exosphère », où elles sont condamnées à survivre « sans papiers ou plutôt, sans mots : condamnées à incarner "la différence", cette différence indiscutable (au sens strict) puisqu'elle est "naturelle" » (p. 23). Le langage fonctionne pour une locutrice féminine comme un « coup de langue » : une « assignation à résidence, là où les mots et les pronoms sont l'adoubement de sa négation » (p. 24). Le « coup de langue » étant cette ruse qui présente la langue en général et le masculin en particulier comme universels ou neutres, les femmes deviennent les « arpenteuses d'un territoire occupé » (p. 41).

La femme exilée dans l'androlecte se donne à entendre dans cette question de Luce Irigaray : « Comment le sujet se revient-il quand il s'est expatrié dans un discours¹⁶ ? Finalement, si « toute théorie du "sujet" [a par avance] toujours été appropriée au "masculin" », alors, « à s'y assujettir, la femme renonce à son insu à la spécificité de son rapport à l'imaginaire¹⁷ ».

Les premières tentatives pour contrer l'androlecte ont consisté dans la revendication d'un *gynolecte* : l'invention d'une alternative prometteuse (p. 59). Si toute langue est sexuée, et que la seule langue disponible est d'essence masculine, alors que serait une autre langue, d'essence féminine celle-là ? Comment la dire, puisqu'elle reste à imaginer ? C'est là qu'on retrouve la figure ambiguë de la cavalière sur la glace linguistique : la glace est un leurre, puisqu'on la prend pour une plaine qu'elle n'est pas ; mais elle est aussi un soutien, ce qui maintient dans l'existence, ce qui garantit une vie. La glace incarne à la fois la menace d'engloutissement et ce qui nous en sauve. Dès lors, renoncer au langage, fût-il androlectal, n'est-ce pas encourir le risque de la folie ? L'espoir ou l'effort

15. M. Causse, *Contre le sexage*, Paris, Balland, 2000, p. 18 et p. 26.

16. L. Irigaray, *Parler n'est jamais neutre*, Paris, Minit, 1985, p. 11.

17. L. Irigaray, *Speculum*, Paris, Minit, 1974, p. 165.

gynolectal s'est traduit dans les revendications d'une Annie Leclerc : « Je veux écrire, penser de là où je suis, femme¹⁸. » Ou dans les textes d'Hélène Cixous, aspirant à faire lire ou entendre une langue qu'aucun « Suroncle » ne viendrait corriger, et affirmant : « Continuité, abondance, dérive, est-ce que c'est spécifiquement féminin ? Je le crois¹⁹. » Le gynolecte défie l'androlecte ou le phallogos, contestant la langue des Oncles, comme le notait Cixous : « On nous a appris la langue qui parle de haut, de loin, qui s'écoute, qui n'a d'oreilles que pour elle-même, la langue sourde, assourdissante, qui nous parle d'avance²⁰. » Mais qu'est-ce que ce serait que de parler et d'écrire autrement ? Peut-on s'en tenir à cet espoir du gynolecte ? Une fois qu'on a prêté attention au « dire du sexe », voire au « sexe du dire », faut-il aller au-delà et élaborer « un espace où récuser ou interroger ce par quoi il y a *sexuation* » (p. 67) ?

Il y a en fait une aporie inhérente à l'ambition gynolectale : le projet d'une « écriture féminine » ou d'un « parler femme » revendique une « nature » féminine au risque de l'essentialiser. Comme le commente Monique Wittig : « "Écriture féminine" est la métaphore naturalisante du fait politique brutal de la domination des femmes et comme telle grossit l'appareil sous lequel s'avance la "féminité" : Différence, Spécificité, Corps/femelle/Nature », autrement dit : le syntagme « écriture féminine » « amalgam[e] donc une pratique avec un mythe, le mythe de la femme²¹ ». Le gynolecte accrédite un féminisme essentialiste et l'écriture « féminine » endosse les traits dont l'oppression « gratifie les opprimé.es » (p. 73). De même, Judith Butler reproche à Julia Kristeva de « décri[re] le corps maternel en des termes naturalistes qui réifient de fait la maternité et excluent la possibilité d'en analyser la

18. A. Leclerc, *Épousailles*, Paris, Grasset, 1976, p. 152.

19. H. Cixous, *La Venue à l'écriture*, Paris, 10/18, 1977, p. 62. Voir aussi H. Cixous, « Le rire de la Méduse » (1975), repris dans H. Cixous, *Le Rire de la Méduse et autres ironies*, Paris, Galilée, 2010, p. 47 : « Écoute parler une femme [...] elle se lâche, elle vole, c'est tout entière qu'elle passe dans sa voix, c'est avec son corps qu'elle soutient vitalemment la "logique" de son discours. »

20. H. Cixous, *Illa*, Paris, Éd. des femmes, 1980, p. 136.

21. M. Wittig, « Avant-note » à Djuna Barnes, *La Passion*, Paris, Flammarion, 1982, p. 7-8.

construction et la variabilité culturelles²²». Au fond, le gynolecte essentialise la différence des sexes autant que l'androlecte, auquel il répond (p. 59).

Si l'écriture féminine est une impasse, il faut tenter une autre solution, celle que Monique Wittig appelle «le chantier littéraire»: le langage y est décrit comme une matière plastique, versatile, au caractère non fixe. Outre cette «plastie du langage sur le réel», le langage «participe du réel, [...] il est en fait tout aussi réel que le référent auquel on l'oppose, tout aussi réel que les relations sociales et que le réel physique puisqu'il participe des deux²³». Le modèle ici est l'écriture de Nathalie Sarraute, pour qui le langage est à l'écrivain, non comme la glace est à la cavalière, mais comme la glaise est au sculpteur: «Il y a des fureurs contre le langage et des cris d'amour pour le langage, absolument chez tous les écrivains. Vous me demandez pourquoi je me sers du langage, parce que j'aime bien travailler sur du langage. Pourquoi un sculpteur travaille-t-il la terre glaise ou le marbre? Parce qu'il aime ces matières²⁴.» Si le langage est une glaise, c'est qu'il n'est rien par lui-même et que tout dépend de la manière dont on le fait travailler. Transformer la langue de l'intérieur et donc, la remodeler, c'est poursuivre, par d'autres voies, le projet de l'écriture féminine: libérer la pensée, lever la difficulté d'être femme philosophe ou autrice, donner suite au cri lancé par Virginia Woolf, «think we must».

Le féminisme est porteur d'un projet de langue rêvée, d'une langue différente, donc nécessairement monstrueuse. Si les traducteurs peuvent rêver d'un français qui retrouverait la souplesse du latin²⁵, pourquoi les féministes ne pour-

22. J. Butler, *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity* (1990), trad. par C. Kraus, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2005, p. 181.

23. M. Wittig, *Le Chantier littéraire*, op. cit., p. 46.

24. N. Sarraute, «Ce que je cherche à faire», dans J. Ricardou et F. Van Rossum-Guyon (éd.), *Nouveau roman. Hier, aujourd'hui [actes du colloque organisé au Centre culturel international de Certsyla-Salle du 20 au 30 juillet 1971]*, Paris, UGE, 1972, reprise, Paris, Hermann, 2011, 2 volumes, t. II, p. 58.

25. La traduction de *L'Énéide* par Pierre Klossowski en 1964 fit scandale, par l'introduction en français de formes adjectivales latines: *biforme, improspère, inagité, inépousé...* Voir P. Amstutz, «Rêver sa

raient-elles pas également aspirer à une langue à la syntaxe et au lexique réformés? Après tout, si l'écriture est recherche de manières de rendre présent, toutes les audaces sont permises aux féministes dans leur combat contre l'androcentrisme et l'hétérosexisme²⁶. Pour en finir avec l'androlecte, il s'agit donc, non pas tant d'endosser le projet ambigu d'une écriture «féminine», mais celui, plus radical, de «ressusciter une langue²⁷». Mais selon quelles lignes directrices faudra-t-il travailler?

Peut-on imaginer par exemple une langue où le genre grammatical ne serait pas marqué? Le genre concerne en français les noms qui sont précédés d'un article particulier au singulier (le/la, un/une), situation qui n'existe pas en anglais par exemple. Cela concerne également les pronoms personnels: en français, la première et la deuxième personne du sujet sont universelles, au singulier comme au pluriel. On dit «je», «tu», «nous», «vous», quels que soient les individus désignés, mais il en va autrement à la troisième personne: pourquoi distingue-t-on en effet «il» et «elle»? Ici, l'anglais ou l'allemand s'embarrassent moins: au pluriel, ils disent «they» ou «sie», quand nous distinguons «ils» et «elles». Enfin, le genre du nom ou du pronom peut contaminer d'autres lexies: par l'accord de l'adjectif avec le nom qu'il détermine ou, sous certaines conditions, par l'accord du participe passé avec le sujet. Si l'on se prend à rêver d'une langue sans genre, à quel niveau faudra-t-il intervenir: supprimer les genres des noms? ou bien ne toucher qu'aux pronoms?

La question serait la suivante: par quelle fatalité faudrait-il que parler en français soit plus «généré» que s'exprimer en d'autres langues? Ne peut-on pas faire en sorte que le genre grammatical y joue un rôle aussi faible, et même, moindre encore? Le pronom constitue ici un enjeu fondamental car

langue: *L'Énéide* de Klossowski», dans L. Jenny et A. Pfersmann (éd.), *Traversées de Pierre Klossowski*, Genève, Droz, 1999, p. 99-112.

26. Pour un panorama de ces tentatives, voir, par exemple, D. Cameron (éd.), *The Feminist Critique of Language. A Reader*, New York, Routledge, 1998.

27. La distinction re-susciter/ressusciter est soulignée par Maria Puig, reprise par I. Stengers et V. Despret, *Les Faiseuses d'histoires. Que font les femmes à la pensée?*, Paris, La Découverte-Les Empêcheurs de penser en rond, 2011, p. 60 (cité par M. Causse et K. Barasc, p. 97).

c'est en lui que la grammaire pose le sujet. C'est dans le pronom que se constitue le sujet (grammatical). Selon le mot de Donna Haraway, «la grammaire, c'est de la politique autrement» et les pronoms «sont des outils politiques exprimant des espoirs, des craintes, des histoires contradictoires²⁸».

Quels autres pronoms seraient possibles dès lors que l'on chante, comme Causse et Barasc, le «requiem pour il et elle»? Le recours au «on», un pronom sans genre ni nombre, fut tenté par Wittig dans *L'Opoponax*. «Avec ce pronom qui n'a ni genre ni nombre, je pouvais situer les caractères du roman en dehors de la division sociale des sexes et l'annuler pendant la durée du livre. En français, la forme associée avec on dans les participes passés et les adjectifs est un indéfini. Les grammairiens par un de ces glissements que j'ai déjà signalés, l'appellent la forme masculine du singulier. On a été pour moi la clef qui m'a donné l'accès à un langage dont rien (et surtout pas le genre) ne vient troubler l'usage²⁹.» Dans *Les Guérillères* (1969), Wittig use d'un «elles» épique: «Elles disent, prends ton temps, considère cette espèce nouvelle espèce qui cherche un nouveau langage³⁰.» Ce «elles» «tabl[e] sur le choc porté au lecteur d'un récit entièrement conjugué par *elles*, sur le fait que la présence unique et souveraine de *elles* comme sujet, constituent un assaut sur le lecteur»: ainsi, paradoxalement, ce «elles» exclusif ne vise pas une féminisation du monde mais veut «rendre les catégories de sexe obsolètes dans le langage³¹».

Dans un ouvrage de 1993, Michèle Causse s'était amusée à redoubler les «ils» qui désignent les traditionnels hommes, par d'ambiguës «illes» désignant les femmes «irradiées» ou «saignées», soumises à l'ordre patriarcal, sans conscience ni volonté de s'en sortir³². Ces femmes sont «illes» car elles ont été faites par l'homme («il») à son image. À ces figures

28. D. Haraway, *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*, trad. O. Bonis, Paris/Arles, J. Chambon/Actes Sud, 2009, p. 21.

29. M. Wittig, *Le Chantier littéraire*, op. cit., p. 142-143. Voir aussi C. Ecartot, *L'Écriture de Monique Wittig*, Paris, L'Harmattan, 2002.

30. M. Wittig, *Les Guérillères*, Paris, Minuit, 1969, p. 189.

31. M. Wittig, *Le Chantier littéraire*, op. cit., p. 144.

32. M. Causse, *Voyages de la Grande Naine en Androssie. Fable*, Laval, Trois, 1993.

«animales» car muselées, répondait alors le registre des «anomalies» qui font tache dans l'ordre patriarcal des «ils/illes», et que désignait le pronom des guérillères de Wittig, le «elles». Causse envisageait aussi un «els», qui proposait comme une étape vers la libération: «Sujets à venir d'une autre langue... sujets délivrées du paradigme qui ne font pas retour vers une origine mythique mais annoncent la fluidité ontologique des commencements» (p. 132).

Pour parler non plus des femmes, authentiques ou aliénées, anormales ou animales, mais de «Cyborg» par exemple, j'ai pu ressentir le besoin de ne pas lui donner de sexe. En ce cas, dire «le» cyborg, c'était peut-être déjà trop le masculiniser, déjà le renvoyer du côté des soldats faits d'acier, les RoboCop et autres Terminator. Pour faire de Cyborg un outil de l'ontologie féministe, il m'a alors paru utile d'en faire un nom propre (manière de se débarrasser de l'article «le» ou «la») et j'ai proposé d'ajouter à la dichotomie «il/elle», un troisième pronom «ille»: introduction d'un pronom-cyborg, formé en dialogue avec les textes de Donna Haraway, pour désigner au-delà ou en-deçà de la différence des sexes³³. C'était une manière de tenter de parler de Cyborg sans trop le surcharger de la différence des sexes. Mais, en ce cas, changer les pronoms ne suffisait pas; il fallait encore éviter en français toutes les épithètes qu'on accorde selon le genre. Je recommandais alors d'employer, autant que possible, pour parler de Cyborg, des épithètes épiciques: celles dont la forme reste inchangée au masculin comme au féminin. Position qu'on peut juger extrêmement contraignante et limitative, mais qui offrait malgré tout de belles perspectives: on pouvait dire de Cyborg qu'elle est cosmopolite et apatride, moderne et post-moderne, futuriste et antique, historique et prophétique... Pour les autres adjectifs, on peut recourir à l'archigraphème «E» (seulE, expertE...), qui figure une manière de dépasser la division du monde en deux classes. Notons que cette réforme ne concernait que les énoncés se rapportant à Cyborg. Pour le reste du langage, je n'y attendais pas. En introduisant «ille», mon ambition était simplement d'introduire un pronom ambigène qui ne soit pas le masculin,

33. Th. Hoquet, *Cyborg philosophie. Penser contre les dualismes*, Paris, Éd. du Seuil, coll. «L'Ordre philosophique», 2011.

le «il» de l'impersonnel: un pronom indéterminé pour les individus singuliers, pluriel pour les collectifs mixtes. Cette invention d'un nouveau pronom se situait dans le sillage de ce que tentent les SuédoisEs avec le pronom neutre «hen», en supplément à «han» («il» en suédois) et «hon» («elle» en suédois).

Jusqu'ici, nous avons envisagé différentes stratégies pour faire plier la dichotomie: la contourner (par le recours au «on» indifférencié), la retourner comme un gant (en proposant un «elles» universel), en faire craquer le cadre (par adjonction d'un «ille» inattendu et inopportun). Mais ne faut-il pas aller plus loin, et se prendre à rêver d'autres pronoms, à imaginer une langue qui n'aurait pas simplement *augmenté le nombre* de genres, mais qui les aurait simplement *éradiqués*? Ne peut-on pas oser le néologisme qui, pour échapper au binarisme «il/elle» et effacer toute trace de la dichotomie des sexes, en supprimerait simplement l'usage? Cette quête d'une pronominalisation non genrée, en rupture avec «il» et «elle», s'appuie en amont sur toute la critique de la langue développée par la tradition féministe. Or il peut sembler y avoir un paradoxe à s'attaquer particulièrement à «il» et «elle». D'une part, on dénonce dans la langue un androlecte, une monosémie dans laquelle la femme ou le féminin est sans cesse englouti ou rendu invisible, contraint de parler une langue étrangère – l'être alter-loquée, en quelque sorte. Mais par ailleurs, pourquoi, à partir de ce constat, réclamer l'effacement du lieu où l'existence des femmes ou du féminin se trouve la plus manifeste, dans l'existence d'un pronom spécifique, dans la marque du pronom féminin, «elle», qui s'utilise pour les femmes comme pour l'ensemble des noms du genre féminin?

C'est que les pronoms genrés sont ceux qui signifient «LA différence dite sexuelle, celle qui se prononce en *il* et *elle*, en masculin et féminin, en homme et femme»: de tels pronoms témoignent d'une «pathologie dualiste», opérant comme une «glaciation» des sujets (p. 11). De plus, du fait de cette distinction entre «il» et «elle», le «nous» de l'interlocutivité même se trouve travaillé en profondeur par une partition des sujets.

Si tu n'es ni «il» ni «elle», alors qui es-tu? Si l'on veut échapper au «on» des indifférenciations, si l'on veut échapper

à toutes les tentatives qui véhiculent encore les scories de «il» et «elle», il faut installer un pronom radicalement neuf. Les propositions fleurissent. Dans un dialogue avec les dragkings³⁴ bruxellois, Luca Greco tente une linguistique queer, proposant d'autres formes pronominales: un seul pronom, «yel», à la place de «il» et «elle» ou «toustes» à la place de toutes/tous³⁵. Anne Larue invente la forme pronominale «iel», contraction de «il» et «elle» et qui les supprime tout en conservant leur trace. Celle-ci a le mérite de déféminiser le pronom (ce n'est pas «ielle»): avec un clin d'œil vers le prénom épïcène Ariel, le pronom «iel» a «un petit côté ange ou esprit dégenré³⁶». La réponse de Causse et Barasc sera «ul», manière d'agglomérer la première et la dernière lettre d'Universel: «ul» a pour slogan «ni deux ni maître» (p. 165).

Mais dans cette langue sans «il» ni «elle», où l'on n'emploierait qu'un pronom universel, qu'en sera-t-il du genre des noms et des adjectifs? Pour prendre la proposition d'un nouveau pronom au sérieux, faudra-t-il écrire: «ce femme est intelligent et son fille aussi»? L'introduction d'un pronom *supplémentaire* (comme «ille») n'a pas pour ambition de supprimer tout genre grammatical ni l'emploi des pronoms masculins et féminins. Mais dès lors que c'est «il» et «elle» qu'il s'agit bel et bien d'enterrer, *quid* des substantifs?

Ceux-ci seront aussi réformés. Anne Larue choisit un article sans genre: ce sera «lua» au lieu de «le» et «la», avec accord de l'adjectif au masculin. Dans le français révisé par

34. En première approche, les dragkings sont des femmes se déguisant en homme (voir K. Espineira *et al.*, *La Trans-yclopédie*, s.l., Des Ailes sur un tracteur, 2012, p. 27). Plus généralement, on désigne ainsi des personnes qui assument une identité masculine et soulignent par là la dimension stéréotypée et les jeux de rôle inhérents aux identités genrées.

35. Voir L. Greco, «Un soi pluriel: la présentation de soi dans les ateliers Drag King», dans N. Chetcuti et L. Greco (éd.), *La Face cachée du genre: Langage et pouvoir des normes*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2012, p. 63-83. Voir aussi l'entretien avec Aron Arnold sur Nonfiction.fr: «Le lien entre le langage, le genre et le corps» (www.nonfiction.fr/article-6042-le_lien_entre_le_langage_le_genre_et_le_corps.htm, consulté le 3 février 2015).

36. A. Larue, *Dis papa, c'était quoi le patriarcat?*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2013, p. 27.

Larue, on dirait par exemple: «Lua cyborg a ceci de positif qu'il n'est ni patriarcal, ni cœdipien³⁷.»

Dans ce foisonnement de tentatives, Causse proposait l'alphalecte, où «alpha, α est un signifiant qui reconnaît tous les vivants à valeur égale», il «fédère et inclut», dénonçant le faux universel pour le remplacer par le vrai³⁸. L'archigramme E, de même que toutes les autres graphies comme .e., ou (e), etc. sont abandonnées dans la mesure où elles affichent encore ce qu'elles tentent d'annuler (p. 136). Causse préfère recourir à la lettre α , ce qui permet d'assurer «l'équanimité de toutes les locuteurs définies non par leur improbable sexe mais par leur capacité à parler de sujets à sujets» (p. 149). La offre ainsi l'hospitalité «aux exilés privés de geste, de graphe, de corporéité, de désir, de savoir, alloscription qui signe la fin de l'imposture» dans le même temps qu'il «brouille les cartes en inventant la grammaire des sujets insoucieux de toute fiction d'origine et de toute réclusion en il ou elle» (p. 154 et p. 156). Ainsi, dans l'alphalecte, le choix du pronom «ul» se redouble par l'accord en α . Aux sceptiques, Causse et Barasc répondent avec ironie: «Ul n'est pas nul mais vaut pour tous dans le choix de se pro-nommer sans réduction à la synecdoque» (p. 164-165).

L'invention est audacieuse, tapageuse même, et chacun sera enclin, selon son tempérament, à la trouver terrifiante, enthousiasmante ou simplement risible. Quoi qu'il en soit, toutes ces tentatives aspirent à modifier l'état de la langue et à faire événement dans son histoire. Elles sont informées du passé de ce qu'on appelle le français, de l'histoire de la grammaire et du vocabulaire; elles pratiquent une linguistique comparée pour interroger la place du genre dans d'autres espaces culturels. Elles nous mettent au défi d'imaginer une langue française moins inféodée à la dichotomie des genres grammaticaux et à son arrimage, réel, symbolique ou métaphorique, à la biologie des sexes. Inventer une langue qui reste la même mais qui soit totalement différente cependant: qui ne heurte pas trop les manières de dire actuellement acceptées en français, tout en balayant les scories du passé et en faisant table rase du genre grammatical?

37. *Ibid.*, p. 160-161.

38. M. Causse, *Contre le Sexage*, op. cit., p. 20.

Finalement, en matière d'invention linguistique, les bonnes intentions individuelles sont-elles jamais récompensées? Comment l'imagination d'une seule peut-elle travailler les usages au point de faire florès, nonobstant les usages sociaux et politiques gouvernant les rapports entre les sexes? La recherche d'une bonne grammaire des genres est louable, mais y a-t-il jamais de bons termes? Il est ainsi ironique ici que Michèle Causse ait choisi pour désigner sa langue universelle, amendée et accueillante la lettre *alpha*, celle-là même qui désigne les dominants en éthologie (mâle ou femelle alpha), ou dans le *Meilleur des Mondes* d'Aldous Huxley. De même, les mauvais esprits pourront encore s'étonner que le pronom «ul» évoque finalement beaucoup moins l'universel que la croupe ou le popotin, bref le vénérable fondement avec lequel il consonne à une lettre près. Où l'on comprendrait qu'en tentant de chasser le sexe biologique de la forteresse du genre grammatical, on n'est jamais loin de retomber sur la conclusion provocante de Montaigne: «Et au plus élevé trône du monde, ci ne sommes assis que sus notre cul³⁹.» Ce croc-en-jambe étant lancé, les nouvelles Thalès ayant brutalement chu, faudra-t-il cependant en rester aux éclats de rire des servants de Thrace qui s'esclaffent? Faudra-t-il simplement arrêter de rêver ce rêve monstrueux d'une langue qu'il faudrait tordre pour la rendre plus juste?

Thierry HOQUET

39. M. de Montaigne, «De l'expérience» (*Essais*, III, 13), dans M. de Montaigne, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1962.